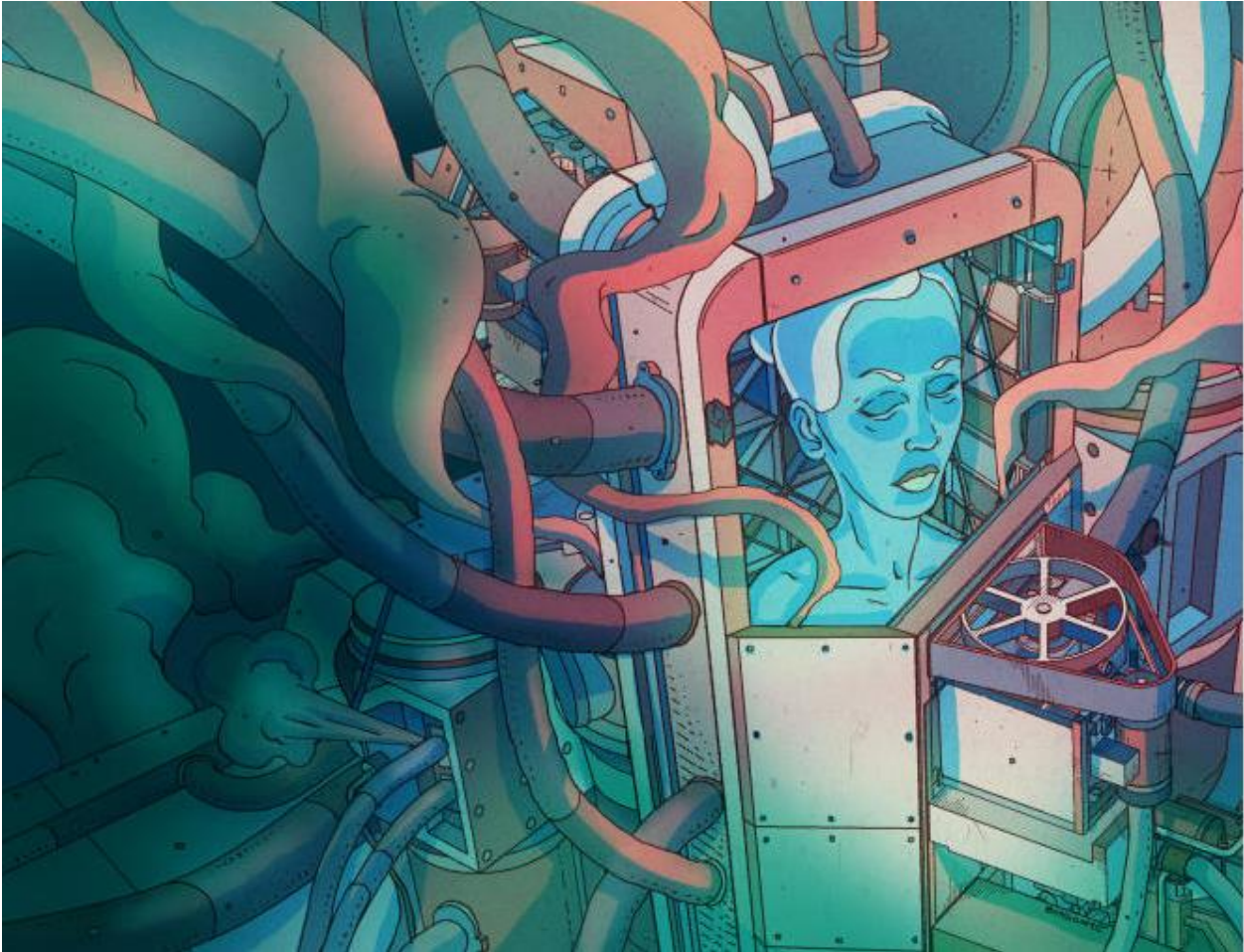


Don DeLillo trompe la mort, par Florence Noiville, [Le Monde](#), 30 août 2017

Se faire congeler dans l'espoir de ressusciter. Avec « Zero K », le grand romancier américain s'attaque au transhumanisme et réinvente l'art de mourir. Impressionnant.

Zero K, de Don DeLillo, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Francis Berline, Actes Sud, 304 p., 22 € (en librairie le 6 septembre).



OLIVIER BONHOMME

Des êtres nus flottant dans des capsules. Des humains aux allures de mannequin alignés debout, les uns à côté des autres. On a vitrifié leurs corps, remplacé leur sang par un « *liquide antigel* » empêchant la formation de cristaux de glace. Et on s'apprête à les « *préserv*er » en les plongeant dans des conteneurs d'azote liquide, avec l'espoir de les faire revenir à la vie. Un jour... ? Peut-être... ?

Science-fiction ? Non, image réelle. En Arizona, derrière les murs d'Alcor, une fondation « *pour l'extension de la vie* », 145 « patients » congelés attendent ainsi une hypothétique résurrection, dans un état dit d'« *animation suspendue* ». Parmi eux, des pionniers de la cryogénisation dans les années 1960, des milliardaires en mal d'immortalité, et un champion de base-ball, Ted Williams, mort en 2002, dont seule la tête a été gelée. Ainsi en ont décidé ses descendants. Parce que c'était moins cher et qu'on pourra toujours, le moment venu, l'arrimer à n'importe quel corps, clone ou robot. Plus jeune, de préférence.

Scruter les dérives et les délires américains

Que cette histoire ait donné à Don DeLillo l'envie de s'attaquer au transhumanisme n'est guère surprenant. Cela fait quarante-cinq ans – depuis son premier livre au titre programmatique, *Americana* (1971 ; Actes Sud, 1993) – que l'homme scrute les dérives et les délires américains.

Il ne prophétise rien et demande qu'on cesse de le présenter comme un oracle. Simplement, il voit souvent avant les autres. Attentats, terrorisme, addiction, argent fou... ont longtemps été ses grands sujets. L'âge venant, ses thèmes sont plus métaphysiques. Le temps dans *Point Oméga* (2010). La mort – ou plutôt « *la mort de la mort* », avec ses promesses et ses impasses –, dans ce très profond et subtil *Zero K*.

Zéro kelvin (du nom du physicien), c'est le zéro absolu. – 273,15 °C. Le symbole, ici, du plus vieux rêve de l'humanité depuis qu'il existe des religions, des mythes et des contes, depuis le Christ, Osiris, la Belle au bois dormant : ressusciter un être. DeLillo s'est documenté. Il sait que ses compatriotes parviennent, dans un froid très intense, à vitrifier le cerveau d'un lapin en gardant toutes ses connexions intactes.

Mais ce qui l'intéresse, c'est plutôt de jouer avec les frontières. Partir du réel et l'étendre comme un chewing-gum jusqu'aux limites du possible. Jusqu'au jour où on pourra être volontaire pour la chambre froide alors qu'on n'est pas malade. Comme c'est le cas dans *Zero K*.

Bon retour sur investissement

L'intrigue est simple. Jeffrey retrouve son père, Ross, riche homme d'affaires et collectionneur d'art, dans un centre enterré aux confins de l'Oural. Là, les deux hommes accompagneront Artis, la deuxième épouse de Ross, en phase terminale d'une sclérose en plaques, vers... son « dernier » voyage ? En tout cas son voyage vers le grand froid.

Elle renaîtra, pense-t-elle, dans cinquante, quatre-vingts ou cent ans. La médecine saura alors la guérir et lui offrira un appréciable supplément d'existence. Mais voilà que, au moment de quitter Artis, Ross s'avise qu'il veut la suivre. Par amour et peut-être par goût du pari. « *Tout le monde veut posséder la fin du monde, répète-t-il. J'achève une version de ma vie pour en intégrer une autre, beaucoup plus pérenne.* » Mourir un moment, vivre pour toujours : bon retour sur investissement. Jeffrey, qui croit en la - finitude, observe cela avec un mélange d'effarement et de séduction.

Un beau roman est « *celui qui sème à foison les points d'interrogation* » (Cocteau). Or *Zero K* est le livre des questions par excellence. Éthiques, philosophiques, nanotechnologiques, démographiques, économiques évidemment. L'auteur, lui, ne prend pas parti. Il fait alterner les points de vue, franchir des « *pas existentiels* » à ses personnages, osciller leurs certitudes.

Un vrai plaisir de démiurge

Il montre que les progrès de la technologie s'appuient sur une mystique pas très éloignée des vieilles formes de foi. Surtout, il s'accorde un vrai plaisir de démiurge. Brassant l'actualité avec les plus vieilles histoires de l'humanité, la physique des basses températures avec *La Cité de Dieu* de saint Augustin. Faisant coller opportunément à son propos sa langue unique – expérimentale, poétique, chaotique, cinématographique. Et réinventant avec l'énergie d'un très grand créateur ce qu'un de ses personnages appelle « *le triste, l'austère, l'affligeant scénario de la mort usuelle* ».

EXTRAIT

« *La femme était Artis. Car qui d'autre sinon ? Mais il me fallut un certain temps pour assimiler l'image, cette réalité, y associer un nom, me laisser imprégner (...). Son corps paraissait illuminé de l'intérieur. Elle était debout, très droite, sur la pointe des pieds, la tête rasée et inclinée vers le haut, les yeux fermés, les seins fermes. C'était un être humain idéalisé, comme dans une chasse, mais c'était aussi Artis. Ses bras pendaient sur les côtés, les doigts recourbés sur les cuisses, les jambes légèrement écartées. C'était un spectacle de toute beauté. C'était le corps humain en tant que modèle de création. J'en étais convaincu. Ce corps ne vieillirait pas. Et c'était Artis, là, toute seule, qui conférerait à la thématique du complexe tout entier une dimension de respect.* » (page 215)

Bibliographie. Don DeLillo

Né en 1936 dans une famille italo-américaine du Bronx (New York), Donald Richard (alias « Don ») DeLillo a travaillé pour une agence de publicité jusqu'en 1964 avant de se lancer dans l'écriture. Son premier livre, *Americana*, est paru aux Etats-Unis en 1971 (Actes Sud, 1993). Depuis, il a signé de nombreux romans – presque tous traduits en français par Marianne Véron –, quelques nouvelles et pièces de théâtre. Parmi ses romans, citons :

Great Jones Street (1973 ; Actes Sud, 2011)

L'Etoile de Ratner (1976 ; Actes Sud, 1996)

Chien galeux (1978 ; Actes Sud, 1991)

Les Noms (1982 ; Actes Sud, 1990)

Mao II (1991 ; Actes Sud, 1992)

Outremonde (1997 ; Actes Sud, 1999)

Body Art (2001 ; Actes Sud, 2003)

Cosmopolis (2003)

L'Homme qui tombe (2007 ; Actes Sud, 2008).